

---

---

## LES LOIS SOCIALES<sup>1</sup>

---

A parcourir le musée de l'histoire, la succession de ses tableaux bariolés et bizarres, à voyager à travers les peuples, tous divers et changeants, la première impression de l'observateur superficiel est que les phénomènes de la vie sociale échappent à toute formule générale, à toute loi scientifique, et que la prétention de fonder une sociologie est une chimère. Mais les premiers pères qui ont considéré le ciel étoilé, les premiers agriculteurs qui ont essayé de deviner les secrets de la vie des plantes, ont dû être impressionnés de la même manière par l'étrange désordre du firmament, par la multiformité de ses météores, par l'exubérante diversité des formes végétales ou animales, et l'idée d'expliquer le ciel et la forêt par un petit nombre de notions logiquement enchaînées sous le nom d'astronomie et de biologie, cette idée, si elle avait pu leur luire, eût été à leurs yeux le comble de l'extravagance. Il n'y a pas moins de complication, en effet, d'irrégularité réelle et de caprice apparent dans le monde des météores ou dans l'intérieur d'une forêt vierge que dans le fouillis de l'histoire humaine.

Comment donc, en dépit de cette diversité ondoyante des états célestes ou des états sylvestres, des choses physiques ou des choses vivantes, est-on parvenu à faire naître et croître peu à peu un embryon de mécanique ou de biologie? C'est à trois conditions, qu'il importe de distinguer bien nettement pour se faire une notion précise et complète de ce qu'il convient d'entendre par ce substantif et cet adjectif si usités, *science* et *scientifique*. — 1° D'abord, on a commencé par apercevoir quelques similitudes au milieu de ces différences, quelques *répétitions* parmi ces variations : les retours périodiques des mêmes états du ciel, des mêmes saisons,

1. Leçons professées au Collège libre des Sciences sociales en novembre 1896.

le cours régulièrement répété des âges, jeunesse, maturité, vieillesse, dans les êtres vivants, et les traits communs aux individus d'une même espèce. Il n'y a point de science de l'individuel comme tel; il n'y a de science que du général, autrement dit de l'individu considéré comme répété ou susceptible d'être répété indéfiniment.

La science, c'est un ordre de phénomènes envisagés par le côté de ses répétitions. Ce qui ne veut pas dire que différencier ne soit pas un des procédés essentiels de l'esprit scientifique. Différencier aussi bien qu'assimiler, c'est faire œuvre de science; mais ce n'est qu'autant que la chose qu'on discerne est un type tiré dans la nature à un certain nombre d'exemplaires et susceptible même d'une édition indéfinie. Tel est un type spécifique qu'on découvre, qu'on caractérise nettement, mais qui, s'il était jugé être le privilège d'un individu unique et ne pouvoir être transmis à sa postérité, n'aurait point à intéresser le savant. Il pourrait, en revanche, fixer l'attention de l'artiste.

Répétition signifie production conservatrice, causation simple et élémentaire sans nulle création, car l'effet, élémentairement, reproduit la cause, comme le montre la communication du mouvement d'un corps à un autre ou la communication de la vie d'un être vivant au bourgeon né de lui. Mais ce n'est pas seulement la reproduction, c'est la destruction des phénomènes qui importe à la science. Aussi la science, à quelque région de la réalité qu'elle s'applique, doit-elle y rechercher, en second lieu, les *oppositions* qui s'y trouvent et qui lui sont propres : elle s'attachera donc à l'équilibre des forces et à la symétrie des formes, aux luttes des organismes vivants, aux combats de tous les êtres.

Ce n'est pas tout, et ce n'est même pas l'essentiel. Il faut, avant tout, s'attacher aux *adaptations* des phénomènes, à leurs rapports de co-production vraiment créatrice. C'est à saisir, à dégager, à expliquer ces harmonies que le savant travaille; en les découvrant il parvient à constituer cette adaptation supérieure, l'harmonie de son système de notions et de formules avec la coordination interne des réalités.

Ainsi, la science consiste à considérer une réalité quelconque sous ces trois aspects : les répétitions, les oppositions et les adaptations qu'elle renferme, et que tant de variations, tant de dyssymétries, tant de dysharmonies empêchent de voir. Ce n'est pas, en effet, le rapport de cause à effet qui, à lui seul, est l'élément propre

de la connaissance scientifique. S'il en était ainsi, l'histoire pragmatique, qui est toujours un enchaînement de causes et d'effets, où l'on nous apprend toujours que telle bataille ou telle insurrection a eu telles conséquences, serait le plus parfait échantillon de la science. L'histoire cependant, nous le savons, ne devient une science que dans la mesure où les rapports de causalité qu'elle nous signale apparaissent comme établis entre une cause générale, susceptible de répétition ou se répétant en fait, et un effet général, non moins répété ou susceptible de l'être. — D'autre part, les mathématiques ne nous montrent jamais la causalité en œuvre; quand elles la postulent sous le nom de *fonction*, c'est en la dissimulant sous une équation. Elles sont pourtant une science et le prototype même de la science. Pourquoi? Parce que nulle part il n'est fait une élimination plus complète du côté dissemblable et individuel des choses, nulle part elles ne se présentent sous l'aspect d'une répétition plus précise et plus définie, et d'une opposition plus symétrique. La grande lacune des mathématiques est de ne pas voir ou de mal voir les adaptations des phénomènes. De là leur insuffisance si vivement sentie par les philosophes, même et surtout géomètres, tels que Descartes, Comte, Cournot.

La répétition, l'opposition, l'adaptation : ce sont là, je le répète, les trois clefs différentes dont la science fait usage pour ouvrir les arcanes de l'univers. Elle recherche, avant tout, non pas précisément les causes, mais les lois de la répétition, les lois de l'opposition, les lois de l'adaptation des phénomènes. — Ce sont trois sortes de lois qu'il importe de ne pas confondre, mais qui sont aussi solidaires que distinctes : en biologie, par exemple, la tendance des espèces à se multiplier suivant une progression géométrique (loi de répétition) est le fondement de la concurrence vitale et de la sélection (loi d'opposition); et la corrélation de croissance (loi d'adaptation) est nécessaire à leur fonctionnement. — Mais, de ces trois clefs, la première et la troisième sont beaucoup plus importantes que la seconde : la première est le grand passe-partout; la troisième, plus fine, donne accès aux trésors les plus cachés et les plus précieux; la seconde, intermédiaire et subordonnée, nous révèle des chocs et des luttes d'une utilité passagère, sorte de moyen terme destiné à s'évanouir peu à peu, quoique jamais complètement, et à ne disparaître même partiellement qu'après de nombreuses transformations et atténuations.

Ces considérations étaient nécessaires pour indiquer ce que la sociologie doit être si elle veut mériter le nom de science, et dans quelles voies doivent la diriger les sociologues s'ils tiennent à cœur de la voir prendre décidément le rang qui lui appartient. Elle n'y parviendra, comme toute autre science, qu'en possédant et en ayant conscience de posséder son domaine propre de répétitions, son domaine propre d'oppositions, son domaine propre d'adaptations, toutes caractéristiques et bien à elle. Elle ne progressera qu'en s'efforçant de substituer toujours, comme toutes les autres sciences l'ont fait avant elle, à de fausses répétitions des répétitions vraies, à de fausses oppositions des oppositions vraies, à de fausses harmonies des harmonies vraies, et aussi à des répétitions, à des oppositions, à des harmonies vraies, mais vagues, des répétitions, des oppositions, des adaptations de plus en plus précises. — Plaçons-nous successivement à chacun de ces trois points de vue pour vérifier d'abord si l'évolution des sciences en général, de la sociologie en particulier, s'est faite ou se fait dans le sens que je viens de définir imparfaitement et que je définirai de mieux en mieux; et ensuite pour indiquer les lois du développement social sous chacun de ces aspects.

#### RÉPÉTITION.

Mettons-nous en présence d'un grand objet, le ciel étoilé, la mer, une forêt, une foule, une ville. De tous les points de cet objet émanent des impressions qui assiègent les sens du sauvage aussi bien que ceux du savant. Mais, chez ce dernier, ces sensations multiples et incohérentes suggèrent des notions logiquement agencées, un faisceau de formules explicatives. Comment s'est opérée l'élaboration lente de ces sensations en notions et en lois? Comment la connaissance de ces choses est-elle devenue de plus en plus scientifique? Je dis que c'est, d'abord, à mesure qu'on y a découvert plus de similitudes ou qu'après avoir cru y voir des similitudes superficielles, apparentes et décevantes, on y a aperçu des similitudes plus réelles, plus profondes. En général, cela signifie qu'on a passé de similitudes et de répétitions de masses complexes et confuses, à des similitudes et à des répétitions de détails, plus difficiles à saisir, mais plus précises, élémentaires et infiniment nombreuses autant qu'infiniment petites. — Et c'est seulement après avoir aperçu ces simi-

litudes élémentaires que les similitudes supérieures, plus amples, plus complexes, plus vagues, ont pu être expliquées et réduites à leur juste valeur. — Ce progrès s'est opéré chaque fois qu'on résolvait en combinaisons de similitudes bien des originalités distinctes qu'on avait jugées *sui generis*. Ce qui ne veut pas dire que la science, en progressant, fasse évanouir ni même diminuer, en somme, la proportion des originalités phénoménales, des aspects non répétés de la réalité. Non, sous le regard plus perçant de l'observateur, les originalités de masse, grosses et voyantes, se dissolvent, il est vrai, mais au profit d'originalités plus profondes et plus cachées, qui vont se multipliant indéfiniment, aussi bien que les uniformités élémentaires.

Appliquons cela au ciel étoilé. Il y a eu un commencement de science astronomique dès le moment où des pères oisifs et curieux ont remarqué la périodicité des révolutions célestes apparentes, lever et coucher des étoiles, promenades circulaires du soleil et de la lune, succession régulière et retour régulier de leurs emplacements dans le ciel. Mais alors à la généralité de cette unique et grandiose révolution circulaire, certains astres paraissaient faire exception : les étoiles *errantes*, les planètes, auxquelles on prêtait une marche capricieuse, différente d'elle-même et des autres à chaque instant, jusqu'à ce qu'on se fût aperçu qu'il y avait de la régularité dans ces anomalies mêmes. On jugeait d'ailleurs semblables entre elles toutes les étoiles, fixes ou errantes, soleils ou planètes, y compris les étoiles filantes, et l'on n'établissait de différence tranchée qu'entre elles et le soleil ou la lune, qui étaient réputés les seuls astres vraiment originaux du firmament.

Or, l'astronomie a progressé quand, d'une part, à l'apparence de cette énorme et unique rotation du ciel tout entier on a substitué la réalité d'une multitude innombrable de petites rotations très différentes entre elles et nullement synchroniques mais dont chacune se répète indéfiniment; quand, d'autre part, l'originalité du soleil a disparu, remplacée par celle, plus difficile à apercevoir, de chaque étoile, soleil d'un système invisible, centre d'un monde planétaire analogue au tourbillon de nos planètes.

L'astronomie a fait un plus grand pas encore quand les différences de ces gravitations sidérales, dont la généralité sans nulle exception n'excluait pas l'inégalité en vitesse, en distance, en ellipticité, etc., se sont évanouies devant la loi de l'attraction newto-

nienne qui a présenté toutes ces périodicités de mouvement, depuis les plus petites jusqu'aux plus grandes, depuis les plus rapides jusqu'aux plus lentes, comme la répétition incessante et continue d'un fait toujours le même, l'attraction en raison directe des masses et en raison inverse du carré des distances. — Et ce serait bien mieux encore si, expliquant ce fait lui-même à son tour par une hypothèse audacieuse, toujours chassée et toujours obsédante, on y voyait l'effet de poussées d'atomes étherés, poussées dues à des vibrations atomiques d'une inimaginable exigüité, autant que d'une inconcevable multiplicité.

N'ai-je donc pas raison de dire que la science astronomique a de tout temps travaillé sur des similitudes et des répétitions, et que son progrès a consisté à partir de similitudes et de répétitions uniques ou en très petit nombre, gigantesques et apparentes, pour aboutir à une infinité d'infinitésimales similitudes et répétitions, réelles et élémentaires, qui, d'ailleurs, en apparaissant, ont donné l'explication des premières?

Et est-ce à dire — entre parenthèse — que le ciel ait rien perdu de son pittoresque au fur et à mesure des progrès de l'astronomie? Nullement. D'abord, la précision croissante des instruments et des observations a fait distinguer dans les gravitations répétées des astres bien des différences auparavant inaperçues et sources de nouvelles découvertes, — de celle de Leverrier notamment. Puis, le firmament s'est amplifié chaque jour davantage, et, dans son immensité accrue, les inégalités des astres, des groupes d'astres, en volume, en vitesse, en particularités physiques, se sont accentuées. Les variétés de configuration des nébuleuses se sont multipliées, et quand, par le spectroscopie, chose inouïe, on a pu analyser si merveilleusement la composition chimique des corps célestes, on a constaté entre eux des dissemblances qui donnent lieu d'en affirmer de profondes entre les êtres qui les peuplent. Enfin, on a mieux vu la géographie des astres les plus voisins, et, si on juge des autres d'après ceux-ci, on doit croire — après avoir étudié les canaux de Mars, par exemple — que chacune des planètes sans nombre gravitant sur nos têtes ou sous nos pieds a ses accidents caractéristiques, sa mappemonde spéciale, ses particularités locales qui, là comme chez nous, donnent à tout coin du sol son charme à part et impriment, sans nul doute, l'amour de la terre natale au cœur de ses habitants, quels qu'ils soient.

Ce n'est pas tout, à mon avis, — mais je le dis bien bas, de peur d'encourir le grave reproche de faire de la métaphysique... Je crois qu'il est impossible d'expliquer les dissemblances dont je parle, — ne serait-ce que ces inégalités d'emplacement et cette capricieuse distribution de matière à travers l'espace — dans l'hypothèse, trop chère aux chimistes, en cela vraiment métaphysiciens, eux — d'éléments atomiques parfaitement semblables. Je crois que la prétendue loi de Spencer sur *l'instabilité de l'homogène* n'explique rien, et que, par suite, la seule manière d'expliquer la floraison des diversités exubérantes à la surface des phénomènes est d'admettre au fond des choses une foule tumultueuse d'éléments individuellement caractérisés. Ainsi, de même que les similitudes de masse se sont résolues en similitudes de détail, les différences de masse, grossières et bien visibles, se sont transformées en différences de détail infiniment fines. Et, de même que les similitudes de détail permettent seules d'expliquer les similitudes d'ensemble, pareillement les différences de détail, ces originalités élémentaires et invisibles que je soupçonne, permettent seules d'expliquer les différences apparentes et volumineuses, le pittoresque de l'univers visible.

Voilà pour le monde physique. Pour le monde vivant, il n'en va pas autrement. Plaçons-nous, comme l'homme primitif, au milieu d'une forêt. Il y a là toute la faune et toute la flore d'une région, et nous savons maintenant que les phénomènes si dissemblables présentés par ces plantes et ces animaux si divers se résolvent, au fond, en une multitude de petits faits infinitésimaux résumés par les lois de la biologie, de la biologie animale ou végétale peu importe; on confond les deux à présent. Mais, au début, on différenciait profondément ce que nous assimilons, tandis qu'on assimilait bien des choses que nous différencions. Les similitudes et les répétitions qu'on apercevait, et dont se nourrissait la science naissante des organismes, étaient superficielles et décevantes : on assimilait des plantes sans parenté entre elles, dont le feuillage et le port se ressemblaient vaguement, pendant qu'on tranchait un abîme entre des plantes de la même famille, mais de silhouette et de taille très inégales. La science botanique a progressé quand elle a appris la subordination des caractères dont les plus importants, c'est-à-dire les plus répétés et les plus significatifs — comme accompagnés d'un cortège d'autres similitudes — n'étaient pas les plus voyants, mais, au contraire, les plus cachés, les plus menus, à savoir ceux

qui sont tirés des organes de la génération, le fait d'avoir un ou deux cotylédons, par exemple, ou de n'en avoir pas.

Et la *biologie*, synthèse de la zoologie et de la botanique, est née le jour où la théorie cellulaire a montré que, chez les animaux comme chez les plantes, l'élément, indéfiniment répété, était la cellule, la cellule ovulaire d'abord, puis toutes les autres qui en procèdent, — et que le phénomène vital élémentaire est la répétition indéfinie par chaque cellule des modes de nutrition et d'activité, de croissance et de prolifération dont elle a reçu le dépôt traditionnel en héritage et qu'elle transmettra fidèlement à sa postérité. Cette conformité aux précédents qu'on appelle l'habitude ou l'hérédité — disons l'hérédité en un seul mot, l'habitude n'étant qu'une hérédité interne comme l'hérédité n'est qu'une habitude extériorisée — est la forme proprement vitale de la répétition, comme l'ondulation ou, en général, le mouvement périodique en est la forme physique, comme l'imitation, nous le verrons, en est la forme sociale.

Nous voyons donc que le progrès de la science des êtres vivants a eu pour effet de faire tomber entre eux, graduellement, toutes les barrières au point de vue de leurs similitudes et de leurs répétitions, en substituant, là aussi, à des ressemblances grossières et apparentes, volumineuses et peu nombreuses, des ressemblances très précises, innombrables et infinitésimales, qui seules donnaient la raison des autres. — Mais, en même temps, des distinctions multiples apparaissaient, et, non seulement l'originalité individuelle de chaque organisme devenait plus saillante, mais on était forcé d'admettre aussi des originalités cellulaires, ovulaires d'abord : car est-il rien de plus semblable en apparence que deux ovules, et est-il rien en réalité de plus différent que leur contenu? Après avoir expérimenté l'insuffisance des explications tentées par Darwin ou Lamarck de l'origine des espèces, — dont la parenté d'ailleurs, la descendance, l'évolution, demeure au-dessus de toute contestation — il faut convenir que la cause vraie de l'espèce est le secret des cellules, l'invention en quelque sorte de quelque ovule initial d'une originalité particulièrement féconde.

Eh bien, je prétends que si maintenant nous envisageons une ville, une foule, une armée, au lieu d'une forêt ou du firmament, les considérations précédentes trouveront leur application en science sociale, comme elles l'ont trouvée en astronomie et en biologie. Ici



pareillement on a passé de généralisations hâtives fondées sur des analogies vaines et factices, grandioses et illusives, à des généralisations appuyées sur des amas de petits faits semblables, d'une similitude relativement nette et précise.

Il y a longtemps que la sociologie travaille à se faire. Elle a essayé ses premiers balbutiements dès que, dans le chaos confus des faits sociaux, on a démêlé ou cru démêler quelque chose de périodique et de régulier. C'était déjà un premier tâtonnement sociologique que la conception antique de la grande année cyclique à l'expiration de laquelle tout, dans le monde social comme dans le monde naturel, se reproduisait dans le même ordre. A cette fausse et unique répétition d'ensemble, accueillie par le chimérique génie de Platon, Aristote fit succéder les répétitions de détail, souvent vraies, mais toujours bien vagues et difficiles à serrer de près, qu'il formule dans sa politique, à propos de ce qu'il y a de plus superficiel ou de moins profond dans la vie sociale, la succession des formes gouvernementales. Arrêtée alors, l'évolution de la sociologie a recommencé *ab ovo* dans les temps modernes. Les *ricorsi* de Vico sont la reprise et la découpeure des cycles antiques, avec moins de chimère; cette thèse, ainsi que celle de Montesquieu sur la prétendue ressemblance des civilisations écloses sous le même climat, sont deux bons exemples des répétitions et des similitudes superficielles ou illusives dont la science sociale devait se nourrir avant d'avoir trouvé un aliment plus substantiel. Chateaubriant, dans son *Essai sur les révolutions*, développait un long parallèle entre la révolution d'Angleterre et la révolution française, et s'amusait aux rapprochements les plus superficiels. D'autres fondaient de grandes prétentions théoriques sur de vaines analogies établies entre le génie punique et le génie anglais, ou bien entre l'empire romain et l'empire anglais... Cette prétention d'enfermer les faits sociaux dans des formules de développement, qui les contraindraient à se répéter en masse avec d'insignifiantes variations, a été jusqu'ici le leurre de la sociologie, soit sous la forme déjà plus précise que lui a donnée Hegel avec ses séries de triades, soit sous la forme plus savante encore, plus précise encore et moins éloignée de la vérité, qu'elle a reçue des évolutionnistes contemporains. Ceux-ci, à propos des transformations du droit, notamment du régime de la famille et du régime de la propriété, — à propos des transformations du langage, de la religion, de l'industrie, des beaux-arts,

ont hasardé des lois générales, d'une certaine netteté, qui assujettiraient la marche des sociétés, sous ces divers aspects, à passer et repasser par les mêmes sentiers de phases successives, arbitrairement tracés. Il a fallu reconnaître que ces prétendues règles sont rongées d'exceptions, et que l'évolution linguistique, juridique, religieuse, politique, économique, artistique, morale, est non pas une route unique, mais un réseau de voies où les carrefours abondent.

Heureusement, à l'ombre et à l'abri de ces ambitieuses généralisations, des travailleurs plus modestes s'efforçaient avec plus de succès, de noter des lois de détail tout autrement solides. C'étaient les linguistes, les mythologues, les économistes surtout. Ces spécialistes de la sociologie ont aperçu nombre de rapports intéressants entre faits consécutifs ou concomitants, rapports qui se reproduisent à chaque instant dans les limites du petit domaine qu'ils étudient : on trouve dans la *Richesse des nations* d'Adam Smith et dans la *Grammaire comparée des langues indo-européennes* de Bopp, ou dans l'ouvrage de Dietz, pour ne citer que ces trois ouvrages, une foule d'aperçus de ce genre, où s'exprime la similitude d'innombrables actions humaines en fait de prononciation de certaines consonnes ou de certaines voyelles, d'achats ou de ventes, de productions ou de consommations de certains articles, etc. Il est vrai que ces similitudes elles-mêmes, quand les linguistes ou les économistes ont essayé de les formuler en lois, ont donné lieu à des lois imparfaites, relatives au *plerumque fit*; mais c'est parce qu'on s'était trop pressé de les énoncer, avant d'avoir dégagé, du sein de ces vérités partielles, la vérité vraiment générale qu'elles impliquent, le fait social élémentaire que la sociologie poursuit obscurément et qu'elle doit atteindre pour éclore.

Or, cette explication générale à la fois des lois ou pseudo-lois économiques, linguistiques, mythologiques ou autres, on a souvent eu le pressentiment qu'il convenait de la demander à la psychologie. Nul ne l'a compris avec plus de force et de clarté que Stuart Mill. A la fin de sa *Logique*, il conçoit la sociologie comme la psychologie appliquée. Le malheur est qu'il a mal précisé sa pensée et que la psychologie à laquelle il s'est adressé pour avoir la clef des phénomènes sociaux était la psychologie simplement individuelle, celle qui étudie les relations internes des impressions ou des images dans le sein d'un même cerveau et qui croit rendre compte de tout, dans ce domaine, par les *lois de l'association* de ces éléments internes.

Ainsi conçue, la sociologie devenait une sorte d'associationisme agrandi et extériorisé, et perdait son originalité propre. Ce n'est point à cette psychologie *intra-cérébrale* précisément ou uniquement, c'est, avant tout, à la psychologie *inter-cérébrale*, à celle qui étudie la mise en rapports conscients de plusieurs individus, et d'abord de deux individus, qu'il convient de demander le fait social élémentaire, dont les groupements ou les combinaisons multiples constituent les phénomènes soi-disant simples, objets des sciences sociales particulières. Le contact d'un esprit avec un autre esprit est, en effet, dans la vie de chacun d'eux, un événement tout à fait à part, qui se détache vivement de l'ensemble de leurs contacts avec le reste de l'univers et donne lieu à un état d'âme des plus imprévus, des plus inexpliqués par la psychologie physiologique. Ce rapport d'un sujet avec un objet qui lui-même est un sujet est non pas une perception qui ne ressemble en rien à la chose perçue et qui autorise par là le sceptique idéaliste à révoquer en doute la réalité de celle-ci, mais bien la sensation d'une chose sentante, la volition d'une chose voulante, la croyance en une chose croyante, en une personne, en un mot, où la personne percevante se reflète et qu'elle ne saurait nier sans se nier elle-même. Cette conscience d'une conscience est *l'inconscissum quid* que cherchait Descartes et que le moi individuel ne lui a pu fournir. En outre, cette relation singulière est non pas une impulsion physique reçue ou donnée, un transport de force motrice du sujet à l'objet inanimé ou vice versa, suivant qu'il s'agit d'un état actif ou passif, mais une transmission de quelque chose d'intérieur, de mental, qui passe de l'un des deux sujets à l'autre sans être, chose étrange, perdu ni amoindri en rien pour le premier. Et qu'est-ce qui peut donc être transmis ainsi d'une âme à une âme par leur mise en rapport psychologique? Est-ce leurs sensations, leurs états affectifs? Non, cela est incommunicable, essentiellement. Tout ce que deux sujets peuvent se communiquer en ayant conscience de se le communiquer, de manière à se sentir par là plus unis et plus semblables, ce sont leurs notions et leurs volitions, leurs jugements et leurs desseins, formes qui peuvent rester les mêmes malgré la différence de leur contenu, produits de l'élaboration spirituelle qui s'exerce sur n'importe quels signes sensitifs presque indifféremment. Aussi ne diffère-t-elle pas sensiblement en passant d'un esprit du type visuel à un esprit du type acoustique ou moteur, si bien que les idées géométriques d'un

aveugle-né sont exactement celles des géomètres doués de la vue et qu'un plan de campagne suggéré par un général d'humeur bilieuse et mélancolique à des généraux de tempérament vif et sanguin ou flegmatique et résigné, ne laisse pas d'être tout à fait le même, si, d'une part, il a trait à la même série d'opérations, et si, d'autre part, il est voulu par eux avec une force égale de désir, en dépit de la manière de sentir toute spéciale, toute individuelle, qui pousse chacun d'eux à désirer. L'énergie de tendance psychique, d'avidité mentale que j'appelle le désir, est, comme l'énergie de saisissement intellectuel, d'adhésion et de constriction mentale, que j'appelle la croyance, un courant homogène et continu qui, sous la variable coloration des teintes de l'affectivité propre à chaque esprit, circule identique, tantôt divisée, éparpillée, tantôt concentrée, et qui, d'une personne à une autre, aussi bien que d'une perception à une autre dans chacune d'elles, se communique sans altération.

Quand j'ai dit que toute science vraie aboutit à un domaine propre de répétitions élémentaires, innombrables et infinitésimales, c'est comme si j'avais dit que toute science vraie repose sur des quantités qui lui sont spéciales. Quantité, en effet, c'est possibilité de séries infinies de similitudes et de répétitions infiniment petites. Voilà pourquoi je me suis permis d'insister ailleurs sur le caractère quantitatif des deux énergies mentales qui, comme deux fleuves divergents, arrosent le double versant du moi, son activité intellectuelle et son activité volontaire. Si on nie ce caractère, on déclare impossible la sociologie. Mais on ne peut le nier sans se refuser à l'évidence, et la preuve que les quantités dont il s'agit sont bien proprement sociales, c'est que leur nature quantitative apparaît d'autant mieux, saisit l'esprit avec une netteté d'autant plus vive, qu'on les envisage en masses plus volumineuses, sous la forme de courants de foi ou de passion populaire, de convictions traditionnelles ou d'opiniâtretés coutumières, embrassant des groupes d'hommes plus nombreux. Plus une collectivité s'accroît, et plus la hausse ou la baisse de l'opinion, c'est-à-dire du croire ou du vouloir national, affirmatif ou négatif, relativement à un objet donné — hausse ou baisse exprimée notamment par les cotes de la Bourse — y devient susceptible de mesure et comparable aux mouvements de la température ou de la pression atmosphérique ou à la force vive d'une chute d'eau. C'est parce qu'il en est ainsi que la statistique se déve-

loppe de plus en plus facilement quand les États s'agrandissent; la statistique, dont l'objet propre est de rechercher et de démêler des quantités vraies dans le fouillis des faits sociaux et qui y réussit d'autant mieux qu'elle s'attache à mesurer, au fond, à travers les actes humains additionnés par elle, des masses de croyances et de désirs. La statistique des valeurs de bourse exprime les variations de la confiance publique dans le succès de telles ou telles entreprises, dans la solvabilité de tels ou tels États emprunteurs, et les variations du désir public, de l'intérêt public, auquel il est donné satisfaction par ces emprunts ou ces entreprises. La statistique industrielle ou agricole exprime l'importance des besoins généraux qui réclament la production de tels ou tels articles ou la convenance présumée des moyens mis en œuvre pour y répondre. La statistique judiciaire elle-même n'est intéressante à consulter dans ses dénombrements de procès ou de délits que parce qu'on y lit à travers les lignes la progression ou la régression, année par année, de la proportion des désirs publics engagés dans les voies processives ou délictueuses, par exemple de la tendance à divorcer ou de la tendance à voler, et aussi bien de la proportion des espérances publiques tournées du côté de certains procès ou de certains délits. Il n'est pas jusqu'à la statistique de la population qui, en tant que sociologique — car elle est simplement biologique à d'autres égards et a trait à la propagation de l'espèce en même temps qu'à la durée et aux progrès des institutions sociales — n'exprime la croissance ou la décroissance du désir de paternité et de maternité, du désir du mariage, ainsi que de la persuasion générale qu'on trouve le bonheur à se marier, à former des unions fécondes.

Mais à quelle condition les forces de croyance et de désir emmagasinées dans des individus distincts peuvent-elles légitimement être additionnées? A la condition d'avoir le même objet, de porter sur une même idée à affirmer, sur une même action à exécuter. Mais comment cette convergence de direction, qui rend les énergies individuelles susceptibles de former un tout social, s'est-elle produite? Est-ce spontanément, par une rencontre fortuite ou une sorte d'harmonie préétablie? Non, si ce n'est dans des cas bien rares, et encore ces exceptions apparentes, si on avait le temps de les presser, se trouveraient-elles confirmer la règle. Cette conformité minutieuse des esprits et des volontés qui constitue le fondement de la vie sociale, même aux temps les plus troublés, cette présence

simultanée de tant d'idées précises, de tant de buts et de moyens précis, dans tous les esprits et dans toutes les volontés d'une même société à un moment donné, je prétends qu'elle est l'effet, non pas de l'hérédité organique qui a fait naître les hommes assez semblables entre eux, ni de l'identité du milieu géographique qui a offert à des aptitudes à peu près pareilles des ressources à peu près égales, mais bien de la suggestion-imitation qui, à partir d'un premier créateur d'une idée ou d'un acte, en a propagé l'exemple de proche en proche. Les besoins organiques, les tendances spirituelles n'existent en nous qu'à l'état de virtualités réalisables sous les formes les plus diverses malgré leur vague similitude primordiale; et, parmi ces réalisations possibles, c'est l'indication d'un premier initiateur imité qui détermine le choix de l'une d'elles.

Revenons donc au couple social élémentaire, dont je parlais tout à l'heure, le couple non pas de l'homme et de la femme qui s'aiment — ce couple-là, en tant que sexuel, est purement vital, — mais bien le couple de deux personnes, à quelque sexe qu'elles appartiennent, dont l'une agit spirituellement sur l'autre. Je prétends que le rapport de ces deux personnes est l'élément unique et nécessaire de la vie sociale, et qu'il consiste toujours, originairement, en une imitation de l'une par l'autre. Mais il s'agit de bien comprendre ceci pour ne pas tomber sous le coup de vaines et superficielles objections. Ce qu'on ne saurait me contester, c'est que, en disant, en faisant, en pensant n'importe quoi, une fois engagés dans la vie sociale, nous imitons autrui à chaque instant, à moins que nous n'innovions, ce qui est rare; encore est-il facile de montrer que nos innovations sont toujours des combinaisons d'exemples antérieurs, et qu'elles restent étrangères à la vie sociale tant qu'elles ne sont pas imitées. Vous ne dites pas un mot qui ne soit pas la reproduction inconsciente maintenant, mais d'abord consciente et voulue, d'articulations verbales remontant au plus haut passé avec un accent propre à votre entourage; vous n'accomplissez pas un rite de votre religion, signe de croix, baisement d'icône, prière, qui ne reproduise des gestes et des formules traditionnels, c'est-à-dire formés par l'imitation des ancêtres; vous n'exécutez pas un commandement militaire ou civil quelconque, vous ne faites pas un acte quelconque de votre métier qui ne vous ait été enseigné et que vous n'ayez copié sur un modèle vivant; vous ne donnez pas un coup de pinceau, si vous êtes peintre, vous n'écrivez pas un vers, si vous êtes poète, qui ne soit conforme

aux habitudes ou à la prosodie de votre école, et votre originalité même est faite de banalités accumulées et aspire à devenir banale à son tour.

Ainsi, le caractère constant d'un fait social, quel qu'il soit, est bien d'être imitatif. Et ce caractère est exclusivement propre aux faits sociaux. Sur ce point cependant, il m'a été fait par M. Giddings — qui d'ailleurs s'est placé presque entièrement à mon point de vue sociologique — une objection spécieuse; on s'imité, dit-il, d'une société à une autre, on s'imité même entre ennemis, on s'emprunte des armements, des ruses de guerre, des secrets de métier. Le champ de l'imitativité donc dépasse celui de la *socialité*, et ne saurait être la caractéristique de celui-ci<sup>1</sup>. Mais l'objection a lieu de m'étonner de la part d'un auteur qui regarde la lutte entre sociétés comme un puissant agent de leur socialisation ultérieure, de leur communion en une société plus ample élaborée par leurs batailles mêmes. Et, de fait, n'est-il pas visible que, dans la mesure où les peuples rivaux, où les peuples ennemis s'assimilent leurs institutions, ils tendent à se fusionner? Il est donc bien certain que, non seulement entre individus associés déjà, chaque acte nouveau d'imitation tend à conserver ou à fortifier le lien social, mais encore que, entre individus non encore associés, elle prépare l'association de demain, c'est-à-dire tisse déjà par des fils invisibles ce qui demain deviendra un lien manifeste.

Quant à d'autres objections qui m'ont été faites, comme elles pro-

1. On pourrait dire même, en donnant au mot *imitation* l'acception très large que lui prête, dans un livre récent sur le *Développement mental chez l'enfant*, M. Baldwin, professeur de psychologie à l'Université de Princeton (États-Unis), que l'imitation est le fait fondamental, non seulement de la vie sociale et de la vie psychologique, mais de la vie organique même, où elle serait la condition de l'habitude et de l'hérédité. Mais, à vrai dire, la thèse de ce fin psychologue loin de contredire la mienne, en est une illustration et une confirmation des plus frappantes. L'imitation d'homme à homme, telle que je l'entends, est la suite de l'imitation d'état à état dans le même homme, imitation interne que j'avais déjà moi-même appelée habitude, et qui, évidemment, s'en distingue par des caractères assez nets pour qu'il me soit permis de ne pas les confondre. — M. Baldwin, qui est un physio-psychologue, explique très bien la genèse organique et mentale de l'imitation, et son rôle finit précisément au moment où commence celui du psycho-sociologue. Il est dommage que son livre n'ait pas précédé le mien sur les *Lois de l'imitation*, qui eût gagné à profiter de ses analyses. D'ailleurs, celles-ci ne m'ont obligé à rien rectifier des lois et des considérations énoncées dans mon ouvrage.

En tout cas, son livre est la meilleure réponse que je puisse faire à ceux qui m'ont reproché d'avoir trop étendu le sens du mot *Imitation*. M. Baldwin prouve qu'il n'en est rien en l'étendant immensément plus.

viennent toutes d'une incomplète intelligence de mes idées, je ne m'y arrête pas. Elles tombent d'elles-mêmes aux yeux de qui s'est placé nettement à mon point de vue. Je renvoie à mes ouvrages à cet égard.

Mais il ne suffit point de reconnaître ce caractère imitatif de tout phénomène social. Je dis, en outre, que, à l'origine, ce rapport d'imitation a existé, non pas entre un individu et une masse confuse d'hommes comme il l'est souvent plus tard, mais entre deux individus seulement dont l'un, enfant, naît à la vie sociale, et dont l'autre, adulte, déjà socialisé depuis longtemps, lui sert de modèle individuel. C'est en avançant dans la vie que nous nous réglons souvent sur des modèles collectifs et impersonnels, en même temps qu'inconscients d'ordinaire; mais, avant de parler, de penser, d'agir comme *on* parle, comme *on* pense, comme *on* agit dans notre monde, nous avons commencé par parler, penser, agir, comme *il* ou *elle* parle, pense, agit. Et ce *il* ou cette *elle*, c'est tel ou tel membre de notre famille, plus tard tel ou tel de nos maîtres, tel ou tel de nos amis. Au fond de *on*, en cherchant bien, nous ne trouverons jamais qu'un certain nombre de *ils* et de *elles* qui se sont brouillés et confondus en se multipliant. — Si simple que soit cette distinction, elle est oubliée par ceux qui, dans une institution et une œuvre sociale quelconque, contestent à l'initiative individuelle le rôle créateur, et croient dire quelque chose en professant, par exemple, que les langues et les religions sont des œuvres collectives, que les foules, les foules sans nul meneur, ont fait le grec, le sanscrit, l'hébreu, le bouddhisme, le christianisme, et qu'enfin c'est par l'action coercitive de la collectivité sur l'individu petit ou grand, toujours modelé et asservi, nullement par l'action suggestive et contagieuse des individus d'élite sur la collectivité que s'expliquent les formations et les transformations des sociétés. En réalité, de telles explications sont illusoire, et leurs auteurs ne s'aperçoivent pas que, en postulant de la sorte une force collective, une similitude de millions d'hommes à la fois sous certains rapports, ils éludent la difficulté majeure, la question de savoir comment a pu avoir lieu cette assimilation générale. On y répond précisément en poussant l'analyse jusqu'où je l'ai conduite, jusqu'à la relation inter-cérébrale de deux esprits, au rellet de l'un par l'autre, et c'est seulement alors que l'on pourra s'expliquer ces unanimités partielles, ces conspirations des cœurs, ces communions des esprits qui, une fois formées et



perpétuées par la tradition, imitation des ancêtres, exercent une pression si souvent tyrannique, encore plus souvent salutaire sur l'individu<sup>1</sup>. C'est donc à cette relation que le sociologue doit s'attacher, comme l'astronome s'attache au rapport de deux masses attirantes et attirées; c'est à elle qu'il doit demander la clé du mystère social, la formule de quelques lois simples, universellement vraies, qui peut être démêlée au milieu du chaos apparent de l'histoire et de la vie humaine.

Ce que je tiens à faire remarquer pour le moment, c'est que la sociologie ainsi comprise diffère des anciennes conceptions régnautes sous ce nom comme l'astronomie des modernes diffère de celle des Grecs, ou comme la biologie, depuis la théorie cellulaire, diffère de l'histoire naturelle d'autrefois<sup>2</sup>. Autrement dit, elle repose sur un fondement de similitudes et de répétitions élémentaires et vraies, infiniment nombreuses et extrêmement précises, qui se sont substituées, comme matière première de l'élaboration scientifique, à de fausses ou vagues et décevantes analogies en très petit nombre. Et j'ajoute de même que, si le côté similaire des sociétés a progressé en étendue et en profondeur par cette substitution, leur côté différentiel n'a pas moins gagné au change. Il faut renoncer sans doute, dorénavant, à ces différences factices que la « philosophie de l'histoire » établissait entre les peuples successifs, sortes de grands personnages d'un même drame immense où chacun avait son rôle providentiel à jouer. Il n'est plus permis, par suite, d'entendre cette expression dont on a tant abusé, le *génie d'un peuple ou d'une race*, et aussi bien le *génie d'une langue, le génie d'une religion*, comme l'entendaient certains de nos devanciers, Renan et Taine encore. A ces génies collectifs, entités ou idoles métaphysiques, on prêtait une originalité imaginaire, d'ailleurs assez mal définie; on leur attribuait certaines prédispositions, soi-disant invincibles, à des types gram-

1. Ne pas oublier cette remarque si simple, que c'est toujours dès le bas-âge qu'on entre dans la vie sociale. Or l'enfant, qui se tourne vers autrui comme la fleur vers le soleil, subit bien plus l'attraction que la contrainte de son milieu familial. Et, toute sa vie, il boira ainsi les exemples, avidement.

2. Cette conception, en somme, est presque l'inverse de celle des *évolutionnistes unilatéraux* et aussi de M. Durkheim : au lieu d'expliquer tout par la prétendue imposition d'une *loi d'évolution* qui contraindrait les phénomènes d'ensemble à se reproduire, à se répéter identiquement dans un certain ordre, au lieu d'expliquer ainsi le *petit* par le *grand*, le *détail* par le *gros*, j'explique les similitudes d'ensemble par l'entassement de petites actions élémentaires, le *grand* par le *petit*, le *gros* par le *détail*.

maticaux, à des conceptions religieuses, à des formes gouvernementales déterminées; on leur supposait, par contre, certaines incompatibilités absolues à l'égard des conceptions ou des institutions empruntées à tels ou tels de leurs rivaux. Le génie sémitique, par exemple, était réputé absolument réfractaire au polythéisme, au système analytique des langues modernes, au gouvernement parlementaire; le génie grec, au monothéisme, le génie chinois et le génie japonais à toutes nos institutions et à toutes nos conceptions européennes, en général... Si les faits protestaient contre cette théorie ontologique, on les torturait pour les contraindre à la confesser; il était inutile de faire remarquer à ces théoriciens la profondeur des transformations subies par la propagation d'une religion prosélytique, d'une langue, d'une institution telle que le jury, par exemple, bien au delà des frontières de son peuple et de sa race d'origine, en dépit des obstacles que les génies des autres nations et des autres races auraient dû lui opposer invinciblement. On répondait en remaniant l'idée, en distinguant au moins entre les races nobles et inventives, seules investies du privilège de découvrir et de propager les découvertes, et les races nées pour la servitude sans nulle intelligence des langues, des religions, des idées qu'elles empruntent ou paraissent emprunter aux premières. D'ailleurs, on niait la possibilité, pour ce prosélytisme conquérant d'une civilisation sur d'autres civilisations, d'un génie populaire sur d'autres génies populaires, de franchir certaines limites, et notamment d'europaniser la Chine et le Japon. Pour ce dernier, la preuve du contraire est faite, elle va se faire bientôt pour l'Empire du milieu.

A la longue il faudra bien ouvrir les yeux à l'évidence, et reconnaître que le *génie* d'un peuple ou d'une race, au lieu d'être le facteur dominant et supérieur des génies individuels qui sont censés être ses rejetons et ses manifestations passagères, est tout simplement l'étiquette commode, la synthèse anonyme de ces originalités personnelles, seules véritables, seules efficaces et agissantes à chaque instant, innombrablement qui sont en fermentation continue au sein de chaque société grâce à des emprunts incessants et à un échange fécond d'exemples avec les sociétés voisines. Le génie collectif, impersonnel, est donc *fonction* et non facteur des génies individuels, infiniment nombreux; il en est la photographie composite, il ne doit pas en être le masque. Et nous n'aurons certes rien à regretter, en fait de pittoresque social, propre à retenir l'historien

artiste, quand, à travers cette fantasmagorie, plutôt éclairée que dissipée, de quelques grands acteurs historiques vaguement caractérisés, appelés Egypte, Rome, Athènes, etc., nous apercevrons un fourmillement d'individualités novatrices, chacune *sui generis*, marquée à son propre sceau distinct, reconnaissable entre mille.

Je puis donc conclure encore une fois que, par l'introduction de ce point de vue sociologique, nous aurons fait précisément ce que font toutes les autres sciences en avançant, remplacé des similitudes et des différences fausses ou vagues, en petit nombre, par d'innombrables similitudes et différences vraies et précises; ce qui est double profit pour l'artiste et le savant, et avant tout pour le philosophe qui doit, à moins de n'être rien de distinct, synthétiser les deux.

Quelques remarques encore. Aussi longtemps qu'on n'a pas eu découvert le fait astronomique élémentaire, l'attraction suivant la loi newtonienne, ou du moins la gravitation elliptique, il y a eu *des* connaissances astronomiques hétérogènes, une science de la lune, *sélénologie*, une science du soleil, *héliologie*, etc., mais non l'astronomie. — Aussi longtemps qu'on n'a pas aperçu le fait chimique élémentaire (affinité, combinaison en proportions définies) il y a eu *des* connaissances chimiques, *des* chimies spéciales, du fer, de l'étain, du cuivre, etc., mais non *la* chimie. — Aussi longtemps qu'on n'a pas eu découvert le fait physique essentiel, la communication ondulatoire du mouvement moléculaire, il y a eu *des* connaissances physiques, l'optique, l'acoustique, la thermologie, l'électrologie, mais non *la* physique. — La physique est devenue la physico-chimie, la science de la nature inorganique tout entière, quand on a entrevu la possibilité de tout y expliquer par les lois fondamentales de la mécanique, c'est-à-dire quand on a cru découvrir, comme fait inorganique élémentaire, la réaction égale et contraire à l'action, la conservation de l'énergie, la réduction de toutes les forces en formes du mouvement, *l'équivalent mécanique* de la chaleur, de l'électricité, de la lumière, etc. — Enfin, avant la découverte des analogies existant, au point de vue de la reproduction, entre les animaux et les plantes, il y avait non pas même une botanique et une zoologie, mais *des* botaniques et *des* zoologies, c'est-à-dire une hippologie si l'on veut, une cynologie, etc. Mais la découverte des similitudes dont il s'agit ne donnait qu'une bien partielle unité à toutes ces sciences éparses, à ces *membra disjecta* de la biologie future. La

biologie n'a réellement pris naissance que lorsque la théorie cellulaire est venue montrer le fait vital élémentaire, le fonctionnement de la cellule (ou de l'élément histologique) et sa prolifération, continuée par l'ovule, cellule lui-même, en sorte que la nutrition et la génération étaient vues par là sous un même angle.

Eh bien, il s'agit maintenant et pareillement de faire, après les sciences sociales, la science sociale. Il y a eu, en effet, des sciences sociales, au moins en ébauche, des commencements de science politique, de linguistique, de mythologie comparée, d'esthétique, de morale, une économie politique déjà assez avancée, longtemps avant qu'il y ait eu l'embryon même de la sociologie. La sociologie suppose un fait social élémentaire. Elle le suppose si bien que, lorsqu'elle n'était pas encore parvenue à le découvrir, — peut-être parce qu'il lui crevait les yeux, pardonnez-moi cette expression — elle le rêvait, elle l'imaginait sous la forme de l'une de ces vaines et imaginaires similitudes qui encombrant le berceau de toutes les sciences, et croyait dire quelque chose de profondément instructif en concevant une société comme un grand organisme, l'individu (ou la famille, suivant d'autres) comme la cellule sociale, et toute forme de l'activité sociale comme une fonction en quelque sorte cellulaire. J'ai déjà fait les plus grands efforts, avec la plupart des sociologues, pour débayer la science naissante de cette encombrante conception. Mais encore un mot à ce sujet.

La connaissance scientifique sent si bien le besoin de s'appuyer avant tout sur des similitudes et des répétitions, que, lorsqu'elle n'en a pas sous la main, elle en crée, je le répète, d'imaginaires en attendant les vraies; et, à ce point de vue, il faut classer la fameuse métaphore de l'organisme social parmi beaucoup d'autres conceptions symboliques qui ont eu la même utilité passagère. Aux origines de toute science, aussi bien que de toute littérature, l'allégorie a joué un rôle immense. En mathématiques, nous avons les rêveries allégoriques de Pythagore et de Platon avant les solides généralisations d'Archimède. L'astrologie et la magie, vestibule de l'astronomie, l'alchimie, balbutiement de la chimie, sont fondées sur le postulat de l'universelle allégorie plutôt que sur celui de l'universelle analogie; elles admettent une harmonie préétablie entre les positions de certaines planètes et les destinées de certains hommes, entre telle action simulée et telle action réelle, entre la nature d'une substance chimique et celle du corps céleste dont elle porte le nom, etc. N'ou-

blions pas le caractère symbolique des primitives procédures, des *actions de la loi* en droit romain, anciens tâtonnements de la jurisprudence. Notons aussi, — puisque la théologie a été une science de nos aïeux aussi bien que la jurisprudence, — l'abus des sens figurés prêtés aux récits bibliques par les plus anciens théologiens, qui voyaient dans l'histoire de Jacob la copie anticipée de celle du Christ ou qui symbolisaient les amours du Christ et de son église par ceux de l'époux ou de l'épouse dans le *Cantique des Cantiques*. Ainsi commence la science théologique du moyen âge, comme la littérature moderne par le *Roman de la Rose*. Il y a loin de ces idées à la *Somme* de saint Thomas d'Aquin. — Jusqu'en notre siècle nous trouvons un dernier vestige de ce mysticisme symbolique dans les ouvrages, maintenant bien oubliés — et cependant dignes d'être exhumés par leurs grâces féneloniennes du style — de ce bon Père Gratry qui croyait voir symbolisées par le système solaire les relations successives de l'âme et de Dieu, autour duquel, suivant lui, elle tourne. Pour lui encore, le cercle et l'ellipse symbolisent toute la morale, qui est inscrite hiéroglyphiquement dans les sections coniques.

Certes, je ne veux point comparer à ces excentricités les développements, en partie solides, et toujours sérieux, que Herbert Spencer, après Comte, et tout récemment M. René Worms, ont donnés à la thèse de la société-organisme. J'apprécie fort le mérite et l'utilité momentanée de tels ouvrages, même en les critiquant. Mais, généralisant maintenant ce qui précède, j'ai le droit, je crois, d'énoncer la proposition suivante : Le progrès d'une science consiste à remplacer des similitudes et des répétitions *extérieures*, c'est-à-dire des comparaisons de l'objet propre de cette science avec d'autres objets, par des similitudes et des répétitions *intérieures*, c'est-à-dire des comparaisons de cet objet avec lui-même considéré en ses exemplaires multiples et sous d'autres aspects. A l'idée de l'organisme social qui envisage la nation comme une plante ou un animal, correspond celle du mécanisme vital qui regarde une plante ou un animal comme une mécanique. Mais ce n'est pas par cette comparaison, creusée et prolongée, d'un corps vivant avec un mécanisme, que la biologie a progressé, c'est par la comparaison des plantes entre elles, des animaux entre eux, des corps vivants entre eux<sup>1</sup>.

1. Pareillement, ce ne sont pas les comparaisons pythagoriciennes des mathématiques avec toutes les autres sciences qui ont fait avancer les mathématiques; mais, autant elles ont été stériles, autant le rapprochement de ces deux bran-

Et ce n'est pas par la comparaison des sociétés avec les organismes que la sociologie déjà fait de grands pas en avant et en fera de plus grands encore, c'est par la comparaison des sociétés entre elles, c'est par les innombrables coïncidences notées entre des évolutions nationales distinctes au point de vue de la langue, du droit, de la religion, de l'industrie, des arts, des mœurs; c'est surtout par l'attention prêtée à ces imitations d'homme à homme, qui donnent l'explication analytique des faits d'ensemble.

Après ces longs préliminaires, le moment serait venu d'exposer les lois générales qui régissent la répétition imitative et qui sont à la sociologie ce que les lois de l'habitude et de l'hérédité sont à la biologie, ce que les lois de la gravitation sont à l'astronomie, et les lois de l'ondulation à la physique. Mais j'ai traité abondamment ce sujet dans l'un de mes ouvrages, *Les lois de l'imitation*, auquel je me permets de renvoyer ceux que cette matière intéresse. Toutefois je tiens à dégager ce que je n'ai pas assez mis en lumière, à savoir que, au fond, toutes ces lois découlent d'un principe supérieur : la tendance d'un exemple, une fois lancé, dans un certain groupe social, à s'y propager suivant une progression géométrique, si ce groupe reste homogène. — Par cette *tendance*, d'ailleurs, je n'entends rien de mystérieux. Cela signifie une chose très simple, quand, par exemple, dans un groupe, le besoin d'exprimer une idée nouvelle par un mot nouveau se fait sentir, le premier qui imagine une expression imagée propre à satisfaire ce besoin n'a qu'à la prononcer pour que, de proche en proche, elle soit bientôt répercutée par toutes les bouches du groupe en question, et pour qu'elle se répande même, plus tard, dans les groupes voisins. Cela ne veut pas dire le moins du monde que cette locution est douée d'une âme qui la porte à rayonner ainsi, pas plus que le physicien, en disant que l'onde sonore tend à se répandre dans l'air, ne prête à cette simple forme une force propre, ambitieuse et avide<sup>1</sup>. Non, c'est là une manière

ches des mathématiques, la géométrie et l'algèbre, a été fécond, sous la main de Descartes. Et c'est seulement quand le calcul infinitésimal a été inventé, quand on est descendu à l'élément mathématique indécomposable et dont les répétitions indéfinies expliquent tout, que la fécondité mathématique est apparue dans sa plénitude.

1. Et pas plus que le naturaliste, en disant qu'une espèce tend à se propager suivant une progression géométrique, ne regarde cette forme typique comme possédant par elle-même, indépendamment du soleil, des affinités chimiques, de toutes les énergies physiques dont elle est une voie d'écoulement, une énergie et une aspiration indépendantes.

de parler, pour dire, dans un cas, que les forces motrices inhérentes aux molécules d'air ont trouvé dans cette répétition ondulatoire une voie d'écoulement, et pour dire, dans l'autre, que le besoin spécial inhérent aux individus humains du groupe dont il s'agit a trouvé à se satisfaire par cette répétition imitative, qui évite à leur paresse (analogue à l'*inertie* matérielle) la peine de se mettre eux-mêmes en frais d'invention. — Quoi qu'il en soit, la tendance à la progression géométrique en question n'est pas douteuse; seulement elle est le plus souvent entravée par des obstacles de divers genres, et il est assez rare, pas très rare pourtant, que les diagrammes statistiques relatifs à la propagation dans le public d'une nouvelle invention industrielle, peignent aux yeux cette progression régulière. Ces obstacles, quels sont-ils? Il en est qui proviennent de la diversité des climats et des races, mais ce ne sont pas les plus forts; l'entrave majeure qui arrête l'expansion d'une innovation sociale et sa consolidation en coutume traditionnelle, c'est quelque autre innovation pareillement expansive qui la rencontre sur son chemin, et qui, pour employer une métaphore physique, interfère avec elle. Chaque fois, en effet, que chacun de nous hésite entre deux manières de parler, entre deux idées, entre deux croyances, entre deux façons d'agir, une interférence de rayonnements imitatifs a lieu en lui, de rayonnements imitatifs qui, à partir de foyer différents, extrêmement distincts l'un de l'autre souvent dans l'espace et dans le temps, de foyers, c'est-à-dire d'inventeurs, d'imitateurs individuels primitifs, se sont propagés jusqu'à lui. Alors, comment se résout son embarras? Quelles sont les influences qui le décident? Ces influences sont, ai-je dit, de deux sortes : les unes logiques, les autres extralogiques. J'ai besoin d'ajouter que ces dernières mêmes sont logiques en un certain sens du mot, car, lorsque, entre deux exemples, le plébéien choisit aveuglément celui du patricien, le rural celui du citadin, le provincial celui du parisien (c'est ce que j'ai appelé la cascade de l'imitation de haut en bas de l'échelle sociale), l'imitation, si aveugle qu'elle ait été, a été mue en somme par une présomption de supériorité attachée à l'exemple du modèle qui lui paraît avoir une autorité sociale sur lui. Il en est de même quand, entre l'exemple de ses ancêtres et celui d'un novateur étranger, l'homme primitif n'hésite pas à préférer celui des premiers qu'il juge infailibles, et, inversement, il en est de même, quand, dans une perplexité toute pareille, l'individu de nos villes modernes, per-

suadé *a priori* que le nouveau est toujours préférable à l'antique, fait un choix précisément contraire. — Il n'en est pas moins vrai que l'opinion de l'individu fondée de la sorte sur des considérations extrinsèques à la nature même des deux modèles comparés, des deux idées ou des deux volitions en présence, mérite d'être soigneusement distingué des cas où il opte en vertu d'un jugement porté sur le caractère intrinsèque de ces deux idées ou de ces deux volitions, et on peut réserver aux influences qui le décident dans ce cas l'épithète de logiques.

Mais je n'en dirai pas davantage pour le moment, car, dans notre prochaine leçon, nous aurons à reparler de ces duels logiques et téléologiques, éléments de l'opposition sociale. — Ajoutons que les interférences des rayonnements imitatifs ne sont pas toutes de mutuelles entraves, elles sont très souvent de mutuelles alliances et servent à accélérer, à amplifier ces rayonnements; quelquefois même elles sont l'occasion d'une idée générale qui naît de leur rencontre et de leur combinaison dans un cerveau, comme nous le verrons dans la leçon consacrée à l'adaptation sociale.

(A suivre.)

G. TARDE.